



siècle

XX^e SIÈCLE

CHRONIQUES DU JOUR
13, Rue Valette, Paris (5^e)

DIRECTEUR :
G. di San Lazzaro

CAHIERS D'ART
PARAISSANT
6 FOIS PAR AN :

LE 1^{er} MARS
LE 1^{er} MAI
LE 1^{er} JUILLET
LE 1^{er} OCTOBRE
LE 1^{er} DÉCEMBRE
LE 15 JANVIER

Prix du N^o en France : **25** fr.
Abonnement à 6 N^{os} : **125** fr.

POUR L'ÉTRANGER SE
RENSEIGNER CHEZ
NOS DÉPOSITAIRES

*"XX^e SIÈCLE" VEUT
ÊTRE L'OPPOSÉ D'UNE
REVUE DE TENDANCE*

SOMMAIRE DU N^o 1

1^{er} MARS 1938

L'année 1938 abondera-t-elle en gloires artistiques ?

- Georges DUTHUIT. La fin d'un budget 3
- Pierre GUEGUEN. Esthétique de l'Identité 6
- KANDINSKY. L'Art Concret. 9
- PASCIN. Le Chaperon rouge (planche en couleurs). 17
- Pierre COURTHION. Les Veuves de Pascin 19
- G. de CHIRICO. J'ai été à New-York 24
- R. COGNAT. L'Exposition du Surréalisme. 25
- Salvador DALI. Le Spectre du Sex-Appel (Quadrichromie) 29
- LE CORBUSIER. La peinture 33
- Déchéance de l'arbre 39
- R. CARRIERI. Mémoires apocryphes du Peintre Arcimboldi 40
- Parades d'autrefois 41
- ARP. Tibiis Canere (Zurich 1915-1920) 45
- G. di SAN LAZZARO. Parures

●
CHRONIQUES DU JOUR : "PROPOS D'IMPÉRIALE" par Ch.-Alb. CINGRIA - LES EXPOSITIONS EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER - LES LIVRES - LES MUSEES par Paul FIERENS, Pierre COURTHION, Paul-Henri MICHEL, Raymond COGNAT.

PRINTED IN FRANCE
Copyright by "XX^e SIÈCLE" 1938

ÉDITIONS DES CHRONIQUES DU JOUR
13, Rue Valette, Paris (5^e)

En préparation **DESSINS DE CÉZANNE** *Format 22x28*

par
ADRIEN CHAPPUIS

*48 dessins dont 40 inédits en fac-similé
4 aquarelles en couleurs*

PRIX DE SOUSCRIPTION : 100 fr.

J'ai été à New-York

par

GIORGIO de CHIRICO



Sur le vaste Atlantique, entre l'Europe et ce qu'on appelle le nouveau continent, il y a une frontière liquide; là les vagues bouillonnent; l'eau est tiède et savonneuse; des vapeurs, une tiédeur humide enveloppe les gros navires qui roulent et tanguent entre les fantômes des caravelles et des demi-poissons émergeant de l'eau, la bouche ouverte, à la poursuite d'une proie imaginaire; c'est le *golf-stream*. Jusque là le passager venu de n'importe quel coin de l'Europe, respirait encore *l'air du pays*, si l'on peut dire. Une fois cette frontière franchie on est *de l'autre côté*; qu'on y soit mieux ou plus mal je n'en sais rien; ce que je sais c'est qu'on est *dans un autre monde*; d'une façon imperceptible *tout est changé*; on se sent un peu *comme si on était mort*; naturellement on bouge toujours, on mange, on fume, on se promène, on cause, on lit, on fait n'importe quoi comme avant, mais dans tout cela il y a un peu de l'activité d'un fantôme...

Tout ce qui vous apparaît en arrivant à New York, les gratte-ciel de Wall-Street, le brouillard, les remorqueurs, toute cette architecture allongée, blanche, cubiste, proprement rangée qui fait penser aux reconstructions historiques de Babylone et de la Rome impériale exécutées en plâtre d'après les plans et les desseins d'archéologues consciencieux, tout cela baigne dans une lumière d'autre monde.

Il y a déjà quelques siècles que l'Amérique existe en tant qu'Amérique; des grandes villes y ont été construites; un peuple réfléchi et laborieux s'y est développé et s'y développe sans cesse, il me semble donc un peu exagéré de l'appeler encore *le nouveau monde*. Elle n'est plus un nouveau monde mais elle est sûrement et sera toujours *un autre monde*. Ce n'est pas seulement une question de civilisation, de mentalité, de mœurs, de progrès social, économique ou mécanique plus ou moins en avance sur celui de l'Europe; c'est plutôt une question de molécules, de climat, d'air différent, de qualité spéciale des rayons du soleil. La lumière et les températures y sont différentes. Il y a quelque chose de l'humide tiédeur d'une serre, même en plein hiver; il y a aussi une lumière de serre. En Amérique hommes et objets *perdent leur ombre*. Il y a aussi une étrange mollesse; tout est plus tendre et comme fait de la même matière; les os des hommes et des animaux, les pierres, les métaux semblent moins durs qu'en Europe; tout est moins dur et moins sec qu'en Europe. Cela explique cet étrange éclat qu'en Amérique ont les fleurs, les fruits, les légumes et la peau des femmes. Ce léger ennui pèse sur chaque chose, est aussi un ennui *d'autre monde*.

Européen de la vieille Europe, si tu peux, va visiter New York; va visiter cette ville de fièvre et de rêve; tu y découvriras d'étranges beautés, tu verras des appari-

tions avec lesquelles tout ce que le cinéma et la littérature ont jusqu'à présent montré et écrit sur ce pays, n'a absolument rien de commun.



Derrière la barrière de l'Océan, derrière les douanes et les Irlandais aux revolvers cirés de noir, derrière les fantômes gantés de blanc qui sous la lumière des aubes blafardes déchargent dans les voitures blindées les débris des sept péchés, tu trouveras et retrouveras dans New-York la magnifique, dans New-York, l'éternelle Nouvelle, les souvenirs oubliés, ces souvenirs qui reviennent là-bas comme ils reviennent dans les heures de demi-sommeil, dans ces heures mystérieuses où l'âme et l'esprit, dégagés enfin de la logique et de la réalité, résolvent une foule d'énigmes et de problèmes autrement insolubles, oubliés hélas, aussitôt que résolus.

Le luxe et la richesse qui dans une apothéose de feu d'artifice, créent dans la mystérieuse New-York ces étranges paradis, au centre même de cette ville immense et antique, mécanique et polymorphe, ces paradis qui nous transportent à une vitesse molle et imperceptible, sans secousses et sans accrocs dans les traîneaux ouatés, trainés en silence par les canards polychromés et les bonnes cigognes des souvenirs d'antan.....

Ville splendide du rêve dans le rêve, ville de Vitrines, Ville-Vitrine, Ville-Devanture, dans ses devantures défilent jour et nuit, comme les personnages d'une très vieille horloge, toutes les *choses* de l'obscurité humaine, depuis ses lointains berceaux noyés dans les brumes de la paléontologie silvestre et caverneuse jusqu'aux aspects spectaculaires et électriques de son ténébreux futur.

New-York, l'éternelle Nouvelle, nous tire sur ses parallèles infinies, dans le kaléidoscope invraisemblable de ses devantures, de ses tours transparentes, de ses bazars splendides, de ses vitrines éclairées tout le long des longues nuits d'hiver et où dorment les ineffables dioscures appuyés aux poitrails de leurs chevaux fatigués; où les personnages du drame de Meyerling consultent les cadrans, se penchent sans les voir sur les longue-vues et les sabres d'abordages rouillés, que jadis serraient dans leurs poings crispés les boucaniers borgnes disparus depuis longtemps.

Dans cette forêt de verre, d'acier et de ciment, dans cette New-York extraordinaire et difficile à définir tu retrouveras, ô voyageur, les masques gigantesques des dieux antiques, tu retrouveras la tristesse éternelle des Antinoüs de plâtre et l'immense solitude du Parthénon dans les nuits d'été, sous le grand ciel tout ruisselant d'étoiles.

Paris, 29 Janvier 1938.

**A RESUME OF SEVERAL
ARTICLES IN THIS NUMBER
FOR OUR
AMERICAN READERS**

Concrete Art, by Kandinsky

The possibility of making a painting without "colors" and "pattern" will never be found, but painting without an object exists in our century for the past twenty-five years.

As to the object, it may or may not be introduced into a painting.

When I think of all the debates around this "may not" -- those debates which began nearly thirty years ago and which are still not quite ended today. I see the immense force of "habit" and at the same time the immense force of painting called "abstract" or "non-objective" and which I prefer to call "concrete". This art creates a problem which only too often they have tried to bury and which it was thought was definitely resolved, but which refuses to let itself be buried.

It is too living.

There no longer exist debates about Impressionism, nor about Expressionism (the Fauves!) nor about Cubism.

That belongs to the past.

But the debates about "Concrete Art" show no sign of coming to an end.

I was in New-York, by Chirico

America is no longer a new world but she is certainly and always will be, another world. It is not only a question of civilization, of mentality, of moeurs, or of social progress economically or mechanically more or less in advance of that of Europe; it is rather a question of molecules, of climate, of air that is different, of a special quality in the sun's rays. The light and the temperature are different there. There one has something of the humid warmth of the hot-house even in the midst of winter; the light is also that of the hot-house. In America men and objects lose their shadow. There is also a strange softness; everything is more tender and as though made of identical matter; the bone of men and of animals, the stones, the metals seem less hard than in Europe; everything is less hard and less dry than in Europe.

**The International Surrealist
Exhibition, by R. Cogniat**

About twenty mannequins dressed in accordance with the surrealist spirit immediately prepare the visitor for the strange mystery of inexplicable inventions; even their immobile charm adds to their strangeness.

And this sentiment of the unreal continues to increase to a point where the atmosphere becomes oppressive in the main salon where the ceiling is

D È S
C E N U M É R O

XX^e SIÈCLE

EST

LA REVUE D'ART

LA

PLUS RÉPANDUE

DU

MONDE ENTIER

formed by the juxtaposition of coal sacks. Nightmare of low ceilings, of violent lighting effects which form hard contrasts; nightmare of furniture resembling human forms and which seems ready to live in the way that detached members of a corpse can live in a dream.

All this phantasmagoria lives and becomes fixed in an improbable dream where no place is left for the real and where each visitor is constrained to accept the unacceptable and is powerless to escape from his uneasiness except by laughter or anger.

Ornaments, by San Lazzaro

From the edensque leaf to the jewel of Calder, the ornament has come to be a kind of infernal machine, the most satanic of artistic creations.

A jewel is not an inert object but a definitely living being whose life escapes us. We know that it lives, we see it in mysterious communication with the flesh wherein it reflects itself and whereon it is nourished.

S. Dali. The spectre of sex appeal

In our reproduction this picture of Salvador Dali is enlarged by a fourth. It is, we believe, the first time that an artist has ever consented to such an operation.

English, Art in Paris

On the fourth of March there will open at the Louvre Museum, an exhibition of Hogarth up to Steer and Sickert that is to say, from the Eighteenth Century up to the present time, which will at last throw full light on the principal currents, and at the same time, the directing impulse of english painting.

Nothing comparable to the group of approximately 160 canvases now hanging on the walls of the Salle Lacaze (not including the water colors) has been realized up to the present day.

Those who took the lead in the movement of independence, notwithstanding the primitive constraints of a highly mondaine regime, Gainsborough, Bonington, Constable etc., are naturally given the place of honor; fourteen canvases for the first mentioned of these masters, six for the second, and twenty-two for the last. Eight paintings of Turner reveal the visionary of Norham Castle at the height of his exaltation.

We beg to be excused for not having been able to resume in several lines the articles of Georges Duthuil (The end of a budget) of Pierre Guéguen (The esthetic of identity) of Pierre Courthion (The widows of Pascal) of Le Corbusier (Painting) of R. Carrieri (Apocryphal memoirs of the painter Arcimboldi) of Arp (Tibiis Canere) and the « Propos d'Imperiale » of our friend Charles Albert Cingria. These articles do not permit of summary treatment.